Regards complémentaires

Un précurseur de la mixité : Paul Robin et la coéducation des sexes

Christiane DEMEULENAERE-DOUYÈRE

Esprit fécond et personnalité aux multiples facettes[1], Paul Robin est connu pour avoir clairement posé les principes de l'éducation intégrale[2] et surtout pour les avoir mis, le premier, en pratique à l'Orphelinat Prévost, à Cempuis (Oise). L'expérimentation entreprise dans cet établissement relevant du Conseil général de la Seine s'est poursuivie sur une durée assez longue (1880-1894) et surtout sur un nombre d'enfants assez important[3] pour qu'elle soit significative, même si elle s'est mal terminée pour son

1 Plus largement sur la personnalité, la pensée et l'œuvre de Paul Robin, Demeulenaere-Douyère, Christiane, 1994, *Paul Robin (1837-1912). Un militant de la liberté et du bonheur*, Paris, Publisud, 478 p.

2 L'éducation intégrale propose de prendre en compte l'enfant dans sa globalité et de développer de façon simultanée et harmonieuse les différents aspects de sa personnalité, en s'adressant à la fois à ses capacités physiques et particulièrement manuelles, intellectuelles et morales. Son but est de former un citoyen responsable qui soit également un bon ouvrier mis à l'abri du chômage par une formation polyvalente et un esprit toujours ouvert à l'étude. L'Orphelinat Prévost publie un *Bulletin*, qui prendra un temps pour titre *L'Éducation intégrale* et qui sert la propagande de ces principes en se faisant l'écho des réalisations de l'établissement.

3 Robin lui-même établit une liste de 101 enfants passés par l'Orphelinat Prévost et sortis munis d'un métier entre 1881 et 1894 (CHAN, F/7/14312). Après son départ, l'établissement affiche une «capacité» de 200 élèves (*Notice sur l'orphelinat*, s.d. [post 1894]).

CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés, 2003, 18, pp. 125-132.

initiateur. En 1894 en effet, une campagne de presse menée par deux journaux à grand tirage friands de sensationnel, *La Libre Parole* et *Le Matin*, a dénoncé à l'opinion le scandale de «la porcherie municipale de Cempuis». En se déchaînant contre son directeur et ses pratiques, la presse a entraîné irrémédiablement la révocation de ce dernier[4].

Un des caractères les plus originaux de l'éducation donnée à l'Orphelinat Prévost est la mixité ou mieux la «coéducation des sexes». Mais, paradoxalement, s'il a été un théoricien plutôt prolixe qui a laissé de nombreux textes sur l'éducation intégrale et ses avantages, Robin a peu développé le sujet de la coéducation en général. C'est certainement l'aspect le moins théorisé de sa doctrine éducative – comme si la coéducation s'imposait d'évidence – et certainement aussi celui dont l'application, dans la pratique quotidienne à Cempuis, a été la plus aboutie. S'il prend néanmoins la plume à plusieurs reprises pour en souligner les caractères positifs à l'Orphelinat Prévost, c'est plus particulièrement pour tenter de se défendre contre les attaques de la presse, et il est clair que pour Robin, la coéducation des sexes c'est d'abord et avant tout sur le terrain qu'elle se démontre et s'évalue.

«La grande famille de Cempuis»

La première fois que Robin aborde le thème de la coéducation, c'est en 1870, dans le cadre de son action militante au sein du mouvement ouvrier[5]. Encore, n'est-ce qu'indirectement, à propos du plan d'éducation qu'il a l'intention de soumettre au congrès de l'Association internationale

4 Cependant, l'établissement et, dans une certaine mesure, ses principes lui survivront. Par la suite également, l'éducation intégrale, y compris la coéducation des sexes, sera de nouveau mise en pratique par d'autres pédagogues, mais dans un cadre privé se prêtant sans doute mieux à son caractère novateur ; citons, à Barcelone, Francisco Ferrer et l'École nouvelle (1901), en France, Sébastien Faure et La Ruche (1904) et Jean Wintsch à Lausanne (1910).

5 Après avoir participé à la création de la Section belge de l'Internationale, en 1867-1869, et joué un rôle non négligeable dans le mouvement en Suisse, Paul Robin entrera, en octobre 1870, à l'instigation de Marx au Conseil général de l'Internationale, à Londres, avant d'en être exclu pour cause de trop grandes sympathies libertaires.

des Travailleurs[6] et qui a la caractéristique d'être commun aux garçons et aux filles : «Ce que nous venons de dire s'applique aux deux sexes. Les hommes et les femmes étant destinés à vivre ensemble dans la société, doivent s'y habituer par la vie, les études et les travaux en commun pendant toute leur jeunesse».

Robin revient plus explicitement sur l'idée de mixité quelques années plus tard dans l'article sur le familistère de Guise, rédigé pour le *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction publique*[7] publié sous la direction de Ferdinand Buisson. S'attachant à décrire le système éducatif qui prend en charge, dès leur jeune âge, les enfants des «associés», il insiste sur la pédagogie mise en œuvre, une pédagogie qui, en prenant en compte les divers aspects de la personnalité de l'enfant, rejoint ses propres idées sur l'éducation intégrale. En concluant, il mentionne la mixité : «Malgré bien des difficultés [...], l'éminent fondateur du familistère, M. Godin, a réussi à maintenir l'école mixte quant aux deux sexes à tous les âges. Le succès permanent de cette grande expérience est d'une importance capitale ; il est la meilleure réponse à faire à ceux qui, tout en admirant le système américain, déclarent que nos mœurs ne s'y prêtent pas».

En 1880 enfin, le Conseil général de la Seine donne à Robin la possibilité de mettre concrètement en œuvre ses idées sur l'éducation intégrale en lui confiant, à l'initiative de Ferdinand Buisson qui toujours encouragera l'expérience et la protègera, la responsabilité de l'Orphelinat Prévost. Un de ses premiers actes de directeur est de rétablir la liberté de circulation dans l'établissement et d'instaurer de nouvelles règles de vie en commun entre garçons et filles[8].

Très officiellement, l'Orphelinat Prévost s'affiche comme dispensant une «éducation strictement laïque des deux sexes en commun». Garçons

---

6 *Sur l'enseignement intégral. Rapport présenté au Congrès de Mayence par le Cercle d'études sociales de Paris*, Paris, juillet 1870, p. 12. Le congrès, prévu pour 1870, ne pourra se tenir à cause de la guerre franco-prussienne.

7 Paris, 1887, t. I, partie 1, p. 986-987. Article écrit vraisemblablement dans les années 1878-1879.

8 Si l'hospice fondé par Gabriel Prévost était ouvert aux enfants des deux sexes, ceux-ci étaient strictement séparés non seulement au dortoir, mais aussi au réfectoire, en classe, pendant les récréations et même au catéchisme.

et filles – âgés de 4 à 16 ans – grandissent, étudient et jouent ensemble, se côtoyant partout[9], en classe, à l'atelier[10], au réfectoire, à la piscine ou à la promenade. Mais, plus encore qu'une mixité formelle, c'est l'idéal de «famille sociétaire, en tout modelée sur la famille naturelle»[11], qui, sous l'administration de Robin, tend à devenir la référence absolue de l'orphelinat. Comme dans les vraies familles, les enfants participent «ensemble, en vrais frères et sœurs, aux mêmes exercices physiques, études, travaux et récréations», sous l'œil paternel des éducateurs qui vivent là, avec leur propre famille, en symbiose totale avec les orphelins qui leur sont confiés.

Paul Robin attache une importance extrême à cet idéal de «grande famille de Cempuis» et au rôle qu'il entend voir y jouer les maîtres : «Dans les internats, surtout lorsqu'ils sont peuplés d'orphelins, le rôle à remplir par les éducateurs doit être avant tout celui de tendres pères et mères de famille, remplaçant les parents absents»[12]. Il exige, avec plus ou moins de succès, que tous les membres du personnel de l'établissement, quelles que soient leurs fonctions, participent très étroitement à cette vie commune de tous les instants, avec leurs propres enfants qui sont mêlés aux orphelins, «sur un pied d'égalité». «Il en résulte, dit-il, un échange continuel entre chaque famille particulière et la grande famille, qui nous semble être une heureuse image, tout en petit, d'une existence normalement partagée entre la vie sociale et la vie intime, et d'une société où les sentiments de la nature et ceux de la fraternité humaine combinés formeraient un fond solide de vraie moralité»[13]. C'est pour les mêmes raisons que Robin refuse de séparer les fratries : «Ces groupes de famille ont parmi nous [...] une heureuse influence et surtout les groupes mixtes ; ils

9 Les enfants restent toutefois séparés dans les dortoirs et aux sanitaires.

10 La pétition de principe atteint toutefois ses limites : on constate que les ateliers de formation professionnelle au travail du bois et du fer, ouverts comme l'ensemble des ateliers à tous les élèves sans distinction de sexe, ont majoritairement accueilli des garçons et ceux de lingerie et de blanchisserie des filles.

11 *L'Éducation intégrale*, 11e année, n° 6, novembre-décembre 1892, «La coéducation des sexes en France et à l'étranger».

12 *Bulletin de l'Orphelinat Prévost*, 10e année, n° 2, mars-avril 1891, «Un des côtés du rôle d'éducateur».

13 *Bulletin de l'Orphelinat Prévost*, 14e année, n° 2, avril 1895, «La famille de Cempuis».

donnent le ton et l'exemple des relations vraiment familiales entre tous nos enfants, particulièrement entre garçons et filles. Ces frères et sœurs sont un lien ; ils empêchent les groupes de s'isoler ; la grande famille en est plus unie, et le sentiment fraternel imprègne pour ainsi dire l'air que nous respirons tous».

La vie quotidienne de l'orphelinat est à proprement parler familiale, surtout dans les premières années où le nombre des pupilles est encore modeste. Robin élève ses propres enfants avec les petits Cempuisiens, sous le même uniforme, et sa femme, Alna, veille maternellement aux détails matériels de la vie quotidienne ; chaque dimanche, ils accueillent des orphelins à leur table. Les observateurs qui séjournent à l'Orphelinat Prévost s'accordent à relever une «large et réconfortante vie familiale»[14] et, en 1894, quand éclate le «scandale», l'inspectrice dépêchée sur les lieux par le ministère de l'Instruction publique, Suzanne Brès, est également frappée des relations fraternelles qu'entretiennent les enfants : «Rien de plus familial que leurs rapports, souligne-t-elle dans son rapport d'inspection ; j'entends par là qu'il n'y règne pas la moindre sentimentalité, ni afféterie, mais bien le mélange de bonne camaraderie et de petites brusqueries qui sont fort ordinaires entre enfants dans les familles d'ailleurs les mieux ordonnées : on s'entraide, on se brouille et se réconcilie sans la moindre considération de sexe ; mais les grands sont en général secourables et affectueux vis-à-vis des petits»[15]. Il est touchant d'ailleurs de voir les enfants eux-mêmes manifester leur affection à l'égard de leur «Directeur chéri» et de leur «Chère Maman», quand ils leur adressent, à l'occasion de leur fête ou de leur anniversaire, des dessins, des poèmes, des lettres qui ne sont pas seulement des exercices scolaires conventionnels : «Nos cœurs sont heureux de pouvoir vous dire en ce moment combien ils sont reconnaissants de tout le bonheur dont vous entourez notre jeunesse, de toute la sollicitude paternelle que vous répandez sur nous ; permettez-nous de vous dire que nous formons des vœux les plus sincères pour que vous restiez encore longtemps parmi nous»[16].

14 Gabriel Nissen, «L'Orphelinat de Cempuis. Notes d'un témoin oculaire», *Revue pédagogique belge*, 10e livraison, 15 octobre 1894, p. 369.

15 CHAN, F/17/14312, rapport Brès, 2 septembre 1894.

16 Lettre d'enfant du 3 avril 1886.

Tout comme une communauté familiale ordinaire, l'orphelinat a ses fêtes de famille, comme les mariages, particulièrement lorsqu'il s'agit d'union entre des anciens élèves ! Ainsi, quand Lucie, la fille des Robin, épouse Gabriel Giroud, lui-même ancien Cempuisien, ce mariage apparaît-il comme le parfait accomplissement de l'éducation communautaire de l'orphelinat : «Les deux jeunes époux sont de vieux camarades de treize ans. C'est un des résultats que produira très vraisemblablement souvent la coéducation mixte ; et l'on peut présumer que ce genre d'union est de celles qui présentent les plus grandes chances de bonheur. À ce bonheur n'ont pas manqué les souhaits sincères de la grande famille de 250 grands ou petits qui ont pris part à la fête»[17].

Les bienfaits de la coéducation

Parmi les bienfaits à attendre de la coéducation, Robin place en premier lieu l'instauration d'une meilleure compréhension entre les hommes et les femmes qui assure, à long terme, des rapports plus harmonieux et plus égalitaires entre eux : «La séparation des sexes dans la vie sociale et depuis l'enfance tend à faire des hommes brutaux et despotes, des femmes faibles et rusées. [...] Avoir appris les mêmes choses sur les mêmes bancs, c'est être en voie de s'entendre. Les rapports journaliers, le rapprochement des enfants des deux sexes à l'école comme dans la famille adoucissent les contrastes, les harmonisent, les corrigent l'un par l'autre. Les garçons deviennent moins brusques, moins secs, plus délicats et plus gracieux ; les jeunes fillettes plus franches d'allure et moins légères d'esprit, moins affectées de niaiseries, moins perdues dans les chiffons. Et d'ailleurs, il n'y a pas deux sciences, deux *vérités*, une pour les hommes et l'autre pour les femmes ; il n'y en a qu'une seule pour tout le monde»[18]. La coéducation permet aussi de faire pièce, en leur donnant la même instruction, au vieux préjugé de l'inégalité intellectuelle entre l'homme et la femme.

Restent ceux qui accusent la coéducation d'encourager, voire de susciter, les curiosités malsaines, les attirances de mauvais aloi et les attitudes

17 *L'Éducation intégrale*, 13e année, n° 3, mai-juin 1894, «Mariage à l'Orphelinat».

18 *L'Éducation intégrale*, 11e année, n° 6, novembre-décembre 1892, «La coéducation des sexes en France et à l'étranger».

douteuses. À ceux-là Robin répond qu'au contraire, elle est la meilleure garantie de la moralité et de la saine émulation dans les écoles. Ce que confirment avec un bel ensemble les rapports des inspecteurs, envoyés à Cempuis en 1892 et 1894 : ils sont tous impressionnés de la santé morale des enfants et unanimes à déclarer ne relever aucun acte d'immoralité entre eux. D'ailleurs, sur le point particulier de la coéducation, comme sur le reste du programme d'éducation intégrale, Robin a toujours, et dès le début, reçu un soutien sans réserve de la Commission administrative de l'orphelinat, composée d'élus : «Aujourd'hui, l'expérience [d'élever en commun des enfants des deux sexes] est faite ; elle a réussi à souhait. [...] Après quatre ans d'existence ou plutôt après deux ans d'existence réelle, l'orphelinat est enfin à pleines voiles dans la voie de la réalisation des idées qui sont chères au Conseil général. D'ailleurs, plusieurs de mes collègues sont venus déjà à Cempuis : ils ont constaté de quels soins vigilants étaient entourés les enfants, combien la santé générale est florissante, quelle cordialité et quel respect à la fois règnent dans les rapports des garçons et des filles. Et vous savez, Messieurs, que ce résultat était difficile à obtenir avec des enfants de Paris dont la précocité et la vivacité d'esprit ne craignent pas le mot léger, le geste gaillard. Telle a été la méthode, si efficace a été le système employé par l'honorable M. Robin [...] que vous n'entendriez pas, dans la bouche des enfants, un mot inconvenant»[19].

L'ouverture de l'école à la mixité, Robin l'étend également aux maîtres, en condamnant la répartition sexuelle de «l'éducation officielle» : les garçons livrés à des célibataires, les filles à des cloîtrées, dans des établissements fermés. «Or l'éducation réelle que donne la vie sociale normale est le résultat des influences exercées sur l'individu par l'ensemble des êtres avec lesquels il a affaire, vieux et jeunes, hommes et femmes, grands et petits». C'est l'argument qu'il développe – il est vrai sans grand succès – devant le Congrès international de l'enseignement primaire, tenu à Paris en août 1889, pour revendiquer pour les femmes une place plus large dans l'enseignement et surtout l'absence de ségrégation sexiste. Pour Robin, la vie à l'école «doit être celle de braves gens actifs, affectueux, de bonne humeur et d'entrain, celle d'une grande famille de frères et de

19 Rapport d'Ernest Rousselle dans *Conseil général, Procès-verbaux*, 4e session, p. 959.

sœurs d'adoption où les fonctions concourant au même but doivent être remplies par un groupe d'éducateurs aux divers degrés jouant le rôle que remplissent dans la famille naturelle frères et sœurs adultes, pères, mères, aïeuls. Supprimer l'un de ces éléments est lugubre dans la famille éducatrice comme dans la famille naturelle, plus encore, puisque la souffrance s'applique à un plus grand nombre d'êtres. Donc, à tous les degrés et dans tous les ordres, au nom de la meilleure éducation possible, l'école doit devenir mixte quant aux élèves et quant aux éducateurs. [...] Nous voulons partout les femmes à nos côtés, mais nous voulons partout être aux leurs. Nous ne voulons les chasser de nulle part, elles ne doivent jamais repousser notre collaboration. Notre union est indispensable à l'avenir de l'école comme à celui de la société ; l'exclusion de l'un ou de l'autre est fatale partout»[20].

L'expérience de coéducation des sexes et de vie communautaire est sans conteste un aspect original de la pratique de Cempuis, sans doute celui qui pouvait être immédiatement perçu par l'opinion comme le plus audacieux dans sa nouveauté. Les adversaires politiques de Robin ne s'y sont pas trompés, puisque c'est le chef d'accusation contre lui que la presse a le plus violemment développé en 1894. En vain d'ailleurs, car, si Robin a été finalement révoqué pour propagande internationaliste – pour ne pas dire anarchiste –, ses élèves ont été lavés de toute accusation d'acte contraire à la morale et la coéducation a pu continuer à être pratiquée très officiellement à l'Orphelinat Prévost après le départ de Robin.

Malgré son échec personnel, la pratique de la coéducation a fortement marqué l'évolution ultérieure de Paul Robin. Particulièrement dans son engagement néo-malthusien[21]. Sa revendication de donner à la femme le libre choix de devenir mère si elle le souhaite – en lui en fournissant les moyens moraux et techniques – s'inscrit dans la droite ligne de son souci, si résolument affirmé lors de l'épisode de Cempuis, de mettre en place, par la coéducation des sexes pratiquée dès l'enfance, les conditions d'une plus grande égalité des chances entre les hommes et les femmes.

---

20 Les citations sont empruntées à *Bulletin de l'Orphelinat Prévost*, 8e année, n° 4, juillet-août 1889, «Du rôle de la femme dans l'enseignement».

21 Paul Robin consacre la dernière partie de sa vie (1896-1909) à la diffusion en France du néo-malthusianisme et à la propagande pour la «libre maternité».